

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[44. Paris, Jeudi 21 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me réveille bien triste. Je l'étais hier soir.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°81/111-112

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 166, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/143-148

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°43 Vendredi 22. 7 h. 1/2

Je me réveille bien triste. Je l'étais hier au soir. Je le serai souvent. Hier en vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une injustice possible de votre part. Aujourd'hui, je le suis bien plus du chagrin même. M. Duvergnier de Hauranne est arrivé. M. Duchâtel ne se marie que le 2 octobre et il se marie sans mariage, absolument sans personne que les parents et les témoins nécessaires. En sortant de l'église, il va passer quelques jours à Meudon, et de là, il part pour Mirebeau, en Saintonge où est sa terre.

Je n'ai donc là, ni motif, ni prétexte. J'en attends un autre. Vous recevrez cette lettre-ci dimanche. Vous attendiez mieux le jour là. Quand vous me partez de vos longues journées, de votre impatience de les voir couler, j'éprouve un sentiment analogue à celui que j'éprouve quand vous m'écriviez d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir pas de lettre. Pardonnez-moi encore, Madame ; ma première impression est une joie profonde de cette tendresse si vive. La peine ne vient qu'après. Je jouis pour moi avant de souffrir pour vous. Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres m'arrivaient exactement, et non pas les miennes à vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui, quand je ne pars pas, c'est pour vous et pour moi j'aime mieux dire pour nous, que je souffre.

Quand viendra, la dissolution ? J'établis autour de moi, dans la conversation, qu'elle n'obligera probablement d'aller passer trois au quatre jours à Paris. Mais nous sommes à la merci de l'événement, à la merci des nécessités électorales du pays qui m'entoure. Que de chaînes nous portons. J'en ai secoué beaucoup. Il en reste encore énormément.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est sujette à des étourdissements, à des vertiges qui pourraient devenir quelque chose de plus grave. On est venu m'avertir au moment où je me levais. Je sors de chez elle. Elle vient de prendre un bain de pieds avec beaucoup de moutarde. Elle est mieux. J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont toujours disparu devant des remèdes, fort simples Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup ma mère. Je lui dois beaucoup. Et personne ne la remplacerait auprès de mes enfants. Elle est avec eux d'une tendresse, d'une assiduité, d'une vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me reste de sécurité. Quand j'avais mon fils, ma sécurité était infiniment plus grande. Tout homme et tout jeune qu'il était, j'étais sur qu'à mon défaut il soignerait, il élèverait ses sœurs et son frère avec une affection, une attention paternelle. Et il était plein d'esprit, de sens, d'activité sérieuse, de tout ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille. Aujourd'hui moi manquant ma famille, si jeune, resterait comme un faisceau sans lin, un troupeau sans berger.

C'est une forte attache que de se sentir nécessaire. Mais c'est aussi un pesant fardeau.

Je vous parle de ma famille. Ne vous arrive-t-il pas quelques fois d'être dans cette disposition où l'on n'ose pas, où l'on ne veut pas ne [?] que sur un seul sujet, sur le sujet intime qui remplit l'âme, et où cependant l'on ne pourrait souffrir de parler de choses indifférentes ? On va alors à ces choses qui sont beaucoup quoiqu'elles ne soient pas tout, à ces intérêts qui tiennent vraiment au cœur quoiqu'ils n'en occupent pas le fond. Ce n'est pas l'intimité personnelle exclusive, c'est encore de l'intimité et qui a quelque douceur.

11 heures

Votre n° 44 m'arrive une demi heure plus tard que de coutume. C'est long, une demi-heure ! Mais le dédommagement est immense, charmant. Ne me gênez pas trop. J'ai tant de plaisir à croire tout ce que vous me dites ! Nous avons besoin pourtant de nous gêner l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions. Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous apportât ce que j'ai dans l'âme ! Adieu. Adieu, un adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu. satisfait. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/958>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur166

Date précise de la lettreVendredi 22 septembre 1837

Heure7 H 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

24

ne gâchez pas
ce que vous
me faites

non, s'écrient-ils,
celle qui vous
en a écrit. Elle
qu'en a écrit

Je me réveille bien triste.
Je l'écris bien vite. Je le serai souvent. Hier, en
vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une
injures possible de votre part. Aujourd'hui, je
le suis bien plus du chagrin même. M^{lle} Duvoyrie
de Lamoignon est arrivée. M^{lle} Duchâtel ne se marie
que le 2 Octobre, et il se marie sans mariage,
absolument sans personne que les parents et les
légataires nécessaires. En sortant de l'Eglise, il va
passer quelques jours à Meudon, et de là il part
pour Mirembert en Saintonge, où est sa terre.
Je n'ai donc là ni motif, ni prétexte. J'en attends
un autre. Vous recevrez cette lettre le Dimanche.
Vous attendrez mieux le jour là. Quand vous me
parlez de vos longues journées, de votre impatience
de les voir courir, j'éprouve un sentiment analogue
à celui que j'éprouvais quand vous m'écriviez
d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir
pas de lettre. Pardonnez-moi encore, madame,
ma première impression est une joie profonde de
cette adresse de vive la pieuse ne vint qu'après.
Je jure pour moi avant de souffrir pour vous.
Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres

l'arriveraient exactement et non pas les miens à
vous, je souffrirais pour vous. Aujourd'hui, quand
je ne pars pas, c'est pour vous et pour moi,
j'ai un mieux d'être pour nous que je souffre.
Quand viendra la dissolution ? D'établir autour
de moi, dans la conversation, quelle miobligea
probablement d'aller passer trois ou quatre jours
à Paris. Mais nous sommes à la merci de
l'événement, à la merci de, nécessité, et de la
du pays qui m'entourer. Les de charmes nous
portons. On a dit beaucoup et on reste encore
chosement.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est
sujette à des étourdissements, à des vertiges qui
pourraient devenir quelque chose de plus grave.
On est venu m'avertir au moment où je me levais.
Je suis de chez elle. Elle vient de prendre un bain
de pieds avec beaucoup de sucrade. Elle est mieux.
J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai
vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont
toujours disparu devant de, remède, fort simple.
Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup
ma mère. Je lui dois beaucoup. Et personne ne
la remplacerait auprès de mes enfants. Elle est,
avec eux, d'une tendresse, d'une attention, d'une
vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me

reste de sécurité.
était infirmité
jeune qu'il était
sergeant, il était
une affection, une
plein d'esprit, et
ce qui fait qu'
aujourd'hui, moi
restait comme
sans berge. Le
douté ne venait
gardeau.

Je vous parle
pas quelques fois
à son par, où il
sur un dent de
l'âme, et où il
parler de chose
chose qui sont
tout, à ce miter
qu'importe, non
l'intimité person
l'intimité, et qu'

Paris n° 44 m
de coutume. Ch

meurtre à
ordres, quand
sans motif,
je souffre
d'être autrui
négligé
quatre jours
morts de
détresse
et sans
en sorte m'en
rien. Elle est
légère qui
plus grave,
je me lève
prendre un bain
Elle est mince
de lui si
de la ont
facile à régler
beaucoup
peut-être ne
elle est,
mille d'une
sur ce qui me

reste de l'événement. Quand j'avais mon fils, ma sœur
était infiniment plus grande. Son homme et tout
jeune qu'il était, j'étais sur qu'à mon défaut il
s'acquiesçait, il résistait à, s'obstine et souffrait avec
une affection, une attention paternelle. Et il était
plein d'esprit, de sens, d'activité sérieuse, de tout
ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille.
Aujourd'hui, moi, manquant ma famille, si jeune,
restait comme un pauvre homme sans lien, un troupeau
sans berger. C'est une forte attache que de se
sentir nécessaire. Mais, c'est aussi un pesant
fardeau.

Je vous parle de ma famille. Ne vous arrive-t-il
pas quelquefois d'être dans cette disposition où l'on
n'est pas, où l'on ne veut pas se l'occuper que
sur un seul sujet, sur le sujet intime qui remplit
l'âme, et où cependant l'on ne pourrait souffrir de
parler de chose indifférente ? On va alors à ces
choses qui sont beaucoup quoiqu'elles ne soient pas
tout, à ces intérêts qui tiennent énormément au cœur
quoiqu'ils ne nous occupent pas le fond. Ce n'est pas
l'intimité paternelle, exclusive, c'est encore de
l'intimité, et qui a quelque doute.

V. Hugo

Votre N° 44 m'arrive une demi-heure plus tard que
de coutume. C'est long, une demi-heure ! Mais le

p. 24

l'édouardisme est immense, cherchant. Ne me gênez pas trop. J'ai tant de plaisir à croire tout ce que vous me dites ! Vous avez besoin pourtant de nous gêner l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions. Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous apportât ce qui fait dans l'âme ! Adieu. Adieu. Un adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu satisfait. Adieu. E

Je l'étais hier à
vous écrivant, j
injustes patib
le sur bien pl
de hancam. o
que le 2 octobre
absolument sans
l'écriture n'est pas
passer quelques
pour Mirembel
Je suis donc là
en outre. Vous
Vous attendez
parlez de vos
de la, vous con
à celui que je
d'Angleterre vo
par de lettre
ma première à
lett. Tendre
Je joins pour
Quand vous éte